

Portrait de l'artiste sur photogramme

La photo a été prélevée sur la bande, la fine lamelle noire et blanche, cette pellicule perforée de 16 mm de largeur, qui se gonfle et à laquelle je rends hommage pour m'avoir suivi dans tous mes déménagements, avoir résisté à toutes mes errances, à toutes mes humeurs destructrices et oubliées, depuis plus de trente ans. Depuis ce temps, pas moins, on me voit occupé à prendre les distances qui me rongent, à voir ce qu'un œil exercé hésite à reconnaître comme son bien : le ruban enroulé prêt à déverser son trop-plein d'années-lumière sur le point de tomber et qui, avant la chute, me répète à voix basse la lancinante question : as-tu oublié ! Oublié ? Mais quoi ? Rien que tout : la pellicule, la lumière, le décor, la fable, le souvenir même de ces choses comme on se cache pour être seul. J'ai quatorze ans. Peut-être quinze ou seize. J'ai fait ce film, cela veut dire : je l'ai scénarisé, joué et monté ; je ne l'ai pas tourné, ni avec la main gauche ni avec la droite (un autre l'a fait). Rien du film, aucun souvenir, aucune image, pas le moindre petit bruissement iconique : juste le ruban maintenant là devant moi. Mais pourquoi l'avoir conservé ? Pour se retrouver un jour face à la preuve anticipée d'un néant éternel ? Là où se déroule, paraît-il, toute notre existence, cette surface de pensée

mouvante qui nous dessine et perce du dehors le volume d'une vie qui va s'éteindre ? Faire comme elle, donc, s'en aller. Mais la preuve reste et ne sait plus dire que cela : tu as oublié ! Je vois mon activité présente comme une conversion de cet oubli. Il me faut installer cette lueur forte, la tendre ponctuellement devant mes yeux ; pose définitive, dernier passeport avant le naufrage enfin convoqué sur le lieu des signes. Il n'est même pas assuré que cette dizaine de photogrammes fassent partie d'un film, qu'ils n'aient pas été tournés entre les plans, dans les marges justement pour mémoire ou en cachette pour plaisanter, échapper au film obligatoire, au montage obligatoire... Je vois le ruban comme un supplément de tournage ou une chute du montage, quelque chose qui n'appartient pas, seul. Décentré.

Est-ce pour recouvrer le silence particulier, la solitude de la salle de montage de ma jeunesse que je vais si loin m'enfermer ? Il faut dire qu'enfermé, je l'étais durant sept longues années : de onze ans à dix-huit ans avec deux cents types comme moi. La vie communautaire favorise la solitude, celle de la chambre de montage (un grenier ? une cave ?) était plutôt agréable, à l'écart des autres, indépendante, une bulle. Me rappelle très vague-

ment cette ambiance et le geste avec la colleuse, son côté manuel, répétitif. Fabriquer un objet, une archive, mais comment restituer une histoire, un contexte, introduire des relations ? Tous les photogrammes de la bande sont identiques, on m'y voit en pardessus avec des gants, les mains sur les hanches, le regard vers la caméra. J'habite à l'époque, avec mes congénères au 4, rue Titon, dans le onzième arrondissement à Paris. La scène a lieu dans le hall du «Centre», c'est tout ce que je peux dire, bien qu'on n'en voie rien sur l'image. Je ressemble à Eric Rondepierre, mais en plus jeune, plus présent, plus «au monde». A partir d'un fragment de fiction, car je suis en représentation, je dois jouer mon rôle dans le film, à partir d'un tel fragment comment puis-je reconstituer quoi que ce soit, comment puis-je tracer des lignes de fuite à ce point photographique qui ne laisse aucune prise au développement, pas la plus petite ouverture au souvenir, à ses arabesques mentales, au réel de la situation enfouie sous les années et dont je n'ai jamais eu aucune photo. Que se passe-t-il cette année-là sur les hauteurs des jardins qui descendent l'allée de la Dame-Blanche ? Sans doute peut-on s'appuyer sur quelques vocables passe-partout, des heures complémentaires, indistinctes, des

Eric Rondepierre :



intrigues dérisoires, l'espoir d'un monde qui dort. Ne pas réveiller pourrait être sa devise, chantez toute la nuit, tout s'arrangera, ou faites vos jeux, car rien ne va plus...

Lorsque je regarde ce corps, ce visage, le mien, je ne trouve rien. Rien qui ne soit du corps précisément l'évitement, le mur, l'ombre, le songe. Le corps (tout corps) n'apparaît jamais que travesti, c'est ce que dit l'image du ruban, celle que j'ai extraite de la bande comme je le fais maintenant pour mon travail. Son énigme creuse en moi la mémoire d'un sens illisible ou différé, un retard de perception; peut-être le propre d'une vraie marche, d'une nouvelle histoire organisée; une folie de la génération dont un seul nombre fini, étroit, raccourci, sans raison, constituerait la trame. Et toi, tu t'es réveillée, discrète, cherchant comment l'accablement lent et sans trouble du «petit homme» nous livrera ce drôle de récit inquiet. La mauvaise voix d'un passé authentique manque la vérité du corps, celle qui continue de frémir, de œuser l'air irrégulièrement autour de nous, et donne envie de se détourner du cercle vicieux des images. Comment refuser ce désagrément sans refuser le corps appuyé au mur lumineux qui le protège, le refuse, le soutient? J'ai même éprouvé à son contact l'ironie des causes définitivement

abandonnées, une limite de la vieille pathophanie klossowskienne, quelques variations dans les années soixante, soixante-dix, quatre-vingts, de quoi faire de gros progrès en matière de tableau vivant. L'ampleur véritable d'un tel théâtre ne fait pas avancer l'icône, il la bloque, la couvre, l'exprime, la tue en son entier, avec tous les attributs du personnage (les gants, le chapeau, le manteau, l'écharpe...). Lorsque je regarde la photo, il me semble ne voir qu'une immense confusion, un je ne sais quoi d'hostile, de socialement incorporé qui fait tache à la façon d'une écriture illisible en sommeil devant moi. Autant dormir. Oublions le zéro, l'infini, Dieu tournoyant sur les eaux, le temps sans fond d'Elohim, le retour perpétuel d'Ulysse... Chaque fois qu'en toute sincérité j'enregistre les sons du corps, la mauvaise voix où j'habite, point sinueux où personne ne veille, je n'arrive pas à parler. Le froid enfoncé comme une diarrhée de cœur dans le son bref, aigu, d'une sensation d'enfance me conduit à l'hypothèse sérieuse du «je ne suis pas là», où des trous noirs par centaines font leur nid au milieu d'un siècle de non-vie, de non-chaueur, de non-chant absolu. Tous ces détails, cette rumeur de détails sans vocation, désaccordée, a quelque chose de disparate et fiévreux

qui étonne, une disposition frivole du temps à manquer: les vêtements, les cheveux, nulle distension mais une voix audible, la mienne? des yeux nettement délimités, puis ouverts sur la forme de l'occasion, l'équivalent exact d'un guillemet; les bruits qui montent entre l'eau et le puits, la pendule, la soupe, un claquement d'air sur le bois plein. Toutes sortes de noms prononcés, taches de figures, quelqu'un debout en contrebass, Alice? L'avant-bras extérieur tangué à sa place, il respire, se gonfle. La peau s'est retirée en elle-même, je la frictionne avec mes yeux, sans hâte, comme une névralgie lasse s'installe autour des gencives. Plein vide ouvert. Noir jeu de la bouche altérée, crevée, longuement volatilisée dans la lumière. Un champ entier de pénombre racle l'épaule gauche. Tout ça n'a rien de vibrant, à la loupe on verra *la raie sur l'image*, une veine du circuit interne de la pellicule. Le corps se raidit, entier, impénétrable, la grande main située au Nord appuie son temps de pause informulable. Mon délire prend pied, s'installe, je regarde le ciel sans bouger. La différence entre un fou et moi, c'est que je ne suis pas moi.

Eric RONDEPIERRE

Extrait de «Moires» (Filigranes Editions/Michèle Chomette, 1998)